

Chers amis

Je dédicace mon témoignage à Emile Bouin, dont l'engagement total, l'action et l'abnégation auront permis que notre histoire s'inscrive dans un passé qui fait maintenant notre fierté.

Cette histoire, que nous célébrons aujourd'hui, commence en octobre 1961 avec l'entrée de la première promotion toulousaine.

Lorsque j'ai rejoint l'école en janvier 1963, pour remplacer un de nos anciens, Henri Baquey (1955), avec la mission de continuer à équiper un labo de mécanique, la seconde promotion venait d'entrer à son tour. J'ai découvert avec les élèves des deux premières promos (la 3<sup>e</sup> année était encore à Paris) des amphithéâtres et des salles trop grandes pour leurs publics, des couloirs à la Kafka et des laboratoires vides. J'ai découvert avec eux La MEU, une maison des élèves encore bien trop silencieuse où des femmes de ménage, d'âge canonique (*Emile Blouin y veillait*), entretenaient les chambres et faisait chaque jour les lits de leurs occupants. J'occupais pour ma part, ainsi que les appelés scientifiques, une chambre d'élèves au 4<sup>e</sup> étage (la 408) et assistais de l'intérieur, à la genèse d'une famille.

Les élèves s'exprimaient de façon plus discrète qu'actuellement, mais sans renoncer aux habituelles facéties des étudiants de cette époque. A l'extérieur bien entendu (ils ont- presque- réussi à faire croire que leur fusée, installée sur le cours Dillon allait vraiment décoller) ou en interne avec son instance d'expression privilégiée : « Le Ptérodactyle », journal des élèves où l'on rencontrait « la Belette et les petits Lapins, le « Duc de Soupetard » ou « l'inventeur du substratum linéique itératif à isomorphie discrètement topologique ».

Les cours étaient exclusivement dispensés par des vacataires, parmi lesquels un fort contingent d'ingénieurs du CEAT, mais aussi quelques ingénieurs du secteur aéronautique, lequel n'était pas aussi développé qu'aujourd'hui. Dans un domaine plus académique, l'Université et surtout l'ENSEEIH dont il faut louer le soutien bienveillant, nous apportaient un concours bienvenu.

Côté labo, c'était un peu le désert, et seule l'infrastructure essentielle (paillasse, alimentations, atelier support) existait, grâce au travail persévérant et méticuleux d'Emile Blouin. Oui, d'Emile Blouin tout seul, ou presque, en amont, puis pendant ces toutes premières années.

Tout ce monde essayait dans ses actions, d'assurer un minimum d'anticipation sur les besoins pédagogiques des élèves, qu'il s'agisse de préparer un cours, de pondre le bon exo ou de mettre au point la prochaine manip en labo. Je me souviens qu'Emile Blanc et moi avons mis au point un samedi matin la prochaine manip du lundi (Le « relais Patin », quelqu'un s'en souvient-il ?)... Et les lundis, les manips ne fonctionnaient pas tout le temps...

Parmi le personnel permanent (50 personnes) il n'y avait que deux personnels techniques de niveau « ingénieur » dont votre serviteur, (à l'exception du Directeur que l'on retrouvait dans toutes les catégories).

C'est à partir de cette cellule, « fer de lance de la décentralisation » ainsi que l'avait appelé Emile Blouin, que l'école s'est construite.

Il n'est pas dans mon propos de détailler le chemin parcouru, mais de rappeler qu'en quelques décennies, l'école, devenue ENSICA, a trouvé une place privilégiée dans le concert des grandes écoles de notre pays. Elle s'est faite reconnaître au niveau international et s'est imposée au sommet des grandes écoles de sa catégorie (et même au-delà), tant par son niveau de son recrutement que par celui de sa formation. Dans le même temps, elle a favorisé l'accueil de professeurs et de personnels de haut niveau, et ouvert ses laboratoires à la recherche.

Fruits de cette dynamique, nos ingénieurs ont été de plus en plus appréciés, et occupé des postes de plus en plus en vue dans la hiérarchie des entreprises.

Tout ce chemin parcouru est avant tout une œuvre humaine.

Le pied noir que je n'ai jamais cessé d'être, voudrait évoquer un élément historique oublié par beaucoup : la première génération de ceux qui ont qui a construit l'ENICA au début des années 60 était constituée presque exclusivement de pieds noirs rapatriés (46 sur 50 à mon arrivée à l'école en janvier 1963, à l'exception du directeur, du secrétaire général, du chef de laboratoire d'électricité, Gérard Borel, dont nous avons récemment célébré la mémoire, et de son adjoint). Ils étaient remplis d'une nostalgie que l'on ne peut imaginer. Ils venaient de perdre leur pays, leurs racines et ont vu leur vie entière se transformer. Cela a été pour eux une aventure, un nouveau dessein, et ils ont fait vers cette école qu'on leur donnait à construire, une espèce de transfert vers lequel ils ont trouvé une raison de bâtir un nouveau projet.

Leur nostalgie les a transcendés.

A leur côté, les labos étaient habités par une espèce également disparue : les scientifiques du contingent. Ils représentaient une force de frappe d'une dizaine d'appelés scientifiques, soigneusement sélectionnés par Emile Blouin, et sans qui les labos n'auraient pu fonctionner. Mais cette population était éphémère et se renouvelait chaque année, ce qui limitait son efficacité.

L'un d'entre eux s'appelait Alain Costes. Il continua pendant de nombreuses années à assurer la direction de son laboratoire, et son soutien amical à notre école n'a jamais faibli.

Il fallut ensuite plusieurs années avant que les labos ne se garnissent de jeunes talents et le premier d'entre eux fut un tout jeune diplômé de la première promotion, que notre camarade Louis Taurel (1956) alors responsable des laboratoires d'aérodynamique du CEAT et futur sous-directeur de l'école avait pris sous son aile. Ce garçon s'appelait Henri Texier.

Sa disparition, l'an dernier, nous a envahis d'une grande tristesse encore accentuée par l'impossibilité de pouvoir lui rendre lors de ses obsèques, l'hommage qui lui était dû. A cause des limitations liées au Covid, nous n'avons en effet été que deux, avec Jean-Michel Fourtanier, à pouvoir y assister. Mon témoignage, devant sa dépouille, dont vous pouvez retrouver l'essentiel dans le dernier annuaire des Alumni, ne pouvait décrire qu'imparfaitement une émotion qui aurait mérité d'être davantage partagée.

Avec le recul, on peut dire que les premières années de l'ENICA à Jolimont furent difficiles, et quelques fois chaotiques mais toujours exaltantes. Mais le temps ne reconnaît pas ce que l'on fait sans lui et nous avons eu la sagesse de nous y soumettre. Ce n'est qu'en 1968 qu'un directeur des études fut nommé, après un temps de maturation académique suffisant. Alors que l'automatique n'était que servomécanismes, alors que l'on découvrait l'algèbre de Boole, et que le mot Informatique n'était pas encore inventé, nous n'aurions pu apporter un support suffisant à un directeur des études, et constituer une équipe suffisamment cohérente, tant le côté matériel de nos tâches nous envahissait. *(De toutes façons, Emile Blouin n'aurait jamais trouvé un candidat à son goût et en assurait les fonctions lui-même).*

Cette fonction essentielle fut d'abord assurée à temps partiel depuis le CEAT par Emile Blanc, futur Délégué Général pour l'Armement, qui a toujours accordé une place importante dans son cœur à l'ENICA (il n'a jamais pu dire « ENSICA »). Emile Blanc fut remplacé par Claude Moreau (1961), camarade également disparu, premier directeur des études à temps plein (nous étions déjà en 1972), puis par Claude Hervieu (1967), intime, je dirais complice, d'Henri Texier, qui nous a quittés il y a quelques mois et dont nous saluons la mémoire avec émotion.

Après la mise en place d'un directeur des études à temps plein en 1972, il a fallu encore attendre quatorze ans avant qu'un directeur à temps plein fut lui aussi désigné, la fonction étant jusqu'alors, depuis le départ d'Emile Blouin, assurée par le directeur du CEAT, notre bienveillant voisin, dont le support et la contribution à notre développement fut capitale.

Il faudrait un plus de temps que nous en avons pour évoquer l'appui essentiel que le CEAT nous apporta pendant un demi-siècle, et rendre hommage à deux de ses deux directeurs, également directeurs de l'école de 1968 à 1986 : Marc Faury d'abord, aux qualités reconnues par tous, disparu le mois dernier, qui fut en outre un scientifique de haut niveau et un professeur éminent. Michel Dumas enfin, à la forte personnalité, dont l'opinion toute Gaullienne qu'il avait de sa fonction lui permit de mener à bien des projets qui n'avaient pu être atteints jusqu'alors.

1961-1986. Il aura fallu vingt-cinq ans pour que l'Ecole atteigne sa majorité.

Mais l'essentiel avait déjà été fait, et les bases étaient solides.

Je souhaiterais, pour terminer cette petite rétrospective, volontairement limitée à l'année 1986, évoquer un souvenir personnel plus récent, qui a alimenté une réflexion personnelle quelque peu pessimiste :

Il y a quelques années, j'avais été sollicité pour faire un exposé sur Clément Ader, inventeur génial dans de nombreux domaines. J'avais insisté sur ses exploits dans le domaine aérien et intitulé mon propos « Clément Ader a-t-il volé ? ».

J'avais alors expliqué à mes auditeurs qu'Ader avait effectivement volé le 9 octobre 1890 dans le parc du château d'Armanvilliers, avec son avion Eole 1 (rappelons que c'est Clément Ader qui a inventé le mot « avion ») puis de façon plus convaincante en octobre 1897 avec Avion 3.

Mais s'il avait incontestablement volé, il n'avait jamais contrôlé ses vols. Les premiers à piloter leur engin furent les frères Wright 13 ans après le premier exploit de Clément Ader dont personne en dehors de notre pays n'a retenu le nom.

Notre château d'Armanvilliers s'appelle Jolimont et, nous aussi avons été, toutes proportions gardées, les précurseurs d'une aventure moderne. Et il faut bien admettre que, nous aussi, sommes voués à l'oubli (comme l'oubli a déjà recouvert notre ancêtre l'ENTA), alors que les anniversaires se transforment maintenant en pèlerinages.

L'histoire est souvent dure, voire injuste, vis à vis des précurseurs.

Mais l'avenir ne se construit pas sur des souvenirs, il se fait avec des hommes. « Il n'est de richesse que d'hommes » disait Saint-Exupéry. Notre histoire, dans toute sa richesse, se poursuivra maintenant avec ceux, encore très nombreux, des 5 186 anciens qui ont été diplômés par notre école de 1964 à 2020 (soit 4 488 ingénieurs et 669 mastères, sans compter les 29 docteurs formés dans nos laboratoires).

Par comparaison, l'ENTA aura délivré 137 diplômes pendant toute son existence, et l'ENICA Paris 169.

Oui une histoire se perpétue par les réalisations d'hommes et de femmes, et par la passion avec laquelle ils les mènent.

Peut-être que dans leur dynamique, pourront-ils se rappeler que « les hommes et les femmes qui ont de l'avenir sont ceux qui ont un regard respectueux du passé ».

Pierre Sintès (1959)

Toulouse, le 09 octobre 2021